

LE GENIE DU NIKLA » OU LA SATIRE D'UN PELERIN HORS NORME DANS LE CONTE IVOIRIEN

Dr Fara **SORO**

Assistant

Université Peleforo GON COULIBALY-Korhogo (Côte d'Ivoire)

Lettres Modernes

faracouls@gmail.com

Résumé

Cette étude ambitionne d'examiner les ressorts narratifs du conte ivoirien à travers l'analyse du parcours du personnage imprudent : l'enfant insolent. La richesse opportuniste propre à ce type de conte confère à l'intrigue une série d'indices textuels aptes à accompagner les différents flux comportementaux, lesquels éclairent l'architecture du récit, en renforcent la vitalité et en assurent l'ancrage identitaire. L'approche adoptée présente le récit comme un espace sédimenté d'actions, de discours, de gestes et de faits qui structurent la mésaventure de du pèlerin hors norme (l'enfant insolent), perçu comme une métaphore du vivre-ensemble. Dans cette trame structurante, les défauts de l'enfant-héros ou le pèlerin apparaissent alors comme une exhortation au respect des principes fondamentaux et à la transmission de valeurs essentielles destinées à perdurer au-delà de l'existence individuelle.

Mots-clés: conte, pèlerin, norme, conduite sociale, satire

Abstract

This student aims to examine the narrative mechanisms of the Ivorian folktale through the analysis of the journey of the imprudent character: the insolent child. The opportunistic richness inherent in this type of tale provides the plot with a series of textual clues capable of accompanying the various behavioral flow, while illuminate the narrative structure while reinforcing its vitality and ensuring its identity-based anchoring. The adopted approach presents the story as a layered space of actions, discourses, gestures, and events that structure the misadventure, of the unconventional pilgrim (the insolent child), perceived as a metaphor for living together. Within this structural framework, the flaws of the child-hero or the pilgrim emerges as an exhortation to respect fundamental principles and to transmit essential values meant to endure beyond individual existence.

Keywords : folktale, conventional, pilgrim, social conduct, satire

Introduction

La littérature orale constitue une branche de la littérature centrée sur l'expression orale. Elle représente le mode d'expression privilégié des peuples ayant accédé tardivement à l'écriture. Par ailleurs, bien que longtemps marginalisée et sujette à controverse, la littérature orale africaine a su s'imposer grâce à la richesse de sa production, illustrée par une diversité de genres littéraires tels que la fable, la légende, le mythe et le conte. Le conte, qui nous intéresse ici, est « un récit d'événements imaginaires d'une touche brève qui se propose de divertir le lecteur ou de l'instruire en l'amusant » (L'encyclopédie Grolier, 1974 : 50). Qu'ils prennent la forme de récits oniriques ou de fables portées par une visée morale, d'évocations fantastiques ou d'anecdotes pleines de verve, les contes africains impressionnent par leur diversité et la richesse de leurs personnages, issus de règnes variés. Certains convoquent des esprits, des génies ou des animaux, tandis que d'autres mettent en scène des figures humaines.

Toutefois, les thématiques abordées dans ces récits constituent un puissant levier permettant au conteur de livrer, sans crainte de représailles, une critique mordante de son époque. Il y tourne en dérision les travers de ses contemporains ou dénonce subtilement leurs vices. Cette satire, habilement menée, se distingue par sa finesse : loin d'être brutale ou acerbe, elle s'appuie sur l'humour, l'ironie et la comédie pour examiner les défaillances de la société. C'est pour cette raison que Jules Hie Nea, dans la préface de *La marre aux crocodiles* (1983 : 8), affirme que :

L'univers des contes est à l'image de notre société humaine et le rôle du conte n'est pas seulement de divertir, mais d'instruire aussi, de cultiver, d'éduquer, d'une façon permanente, jeunes et vieux, hommes et femmes, en renforçant la cohésion du groupe par l'enseignement de normes morales communes.

Le texte d'Angèle GNONSOA intitulé « *Le génie du Nikla* » soumis à notre étude, extrait de *Contes africains par Monts et Savanes*, s'inscrit dans cette logique comme un écrit satirique. En choisissant de mener cette réflexion, notre objectif est de relever, en effet, les différentes modalités d'écriture observées dans ce vestige vocalisé et d'établir le rapport de contiguïté entre le conte et l'identité culturelle, et déboucher sur le constat que cette pratique littéraire peut militer, à franches coudées, à la préservation de nos racines identitaires dans un monde en perpétuelle mutation, d'où son importance.

Notre hypothèse se dessine nettement : montrer que le conte révèle une vision du monde dans lequel nous évoluons. Établir le rapport entre le message qu'il véhicule et les réalités de sa société d'émergence. Alors, notre problématique se libelle comme suit : comment les procédés narratifs du conte transforment-ils l'histoire en une satire qui dénonce

les travers de la société ? En quoi la structure et les choix narratifs du conte renforcent ils la portée satirique du récit? Dans quelle mesure le conte, à travers ses personnages et ses intrigues parvient-il à allier divertissement et critique sociale ?

L'analyse, qui s'appuie sur une approche thématique¹, s'articule autour de trois axes principaux. Le premier axe met en lumière la pénalisation du pouvoir accordé à la jeunesse. Le second volet adopte un regard critique sur les tensions intergénérationnelles qui affectent la société ivoirienne actuelle, notamment celle de Wlaï. Enfin, la dernière partie, fondée sur la sociocritique² développée par Claude Duchet, s'attache à dégager la portée symbolique et sociale de ce procès mis en scène dans le récit.

1-La tonalité satirique du pouvoir des jeunes

Il est question, dans cette section, non pas d'examiner la gestion du pouvoir, mais plutôt de mettre en lumière les procédés, souvent dévoyés, employés pour s'en emparer. Wlaï, malgré sa jeunesse, se révèle avide de pouvoir et n'hésite pas à emprunter des chemins contraires à l'éthique sociale pour satisfaire ses ambitions personnelles. Il se distingue par une ambition sans limite, un égoïsme marqué et un orgueil exacerbé, autant de traits qui constituent les moteurs de sa quête effrénée de domination.

1-1 -L'ambition disproportionnée de la jeunesse

À l'image de nombreux jeunes de sa génération, Wlaï est animé par l'ambition. Toutefois, ce qui pose problème chez lui, c'est l'excès avec lequel il cultive cette ambition, au point qu'elle dépasse les limites acceptables et se transforme en véritable défaut. C'est cette obstination, cette volonté farouche de réussir à tout prix dans sa conquête du pouvoir, qui se manifeste dans le récit : « Wlaï était ambitieux ; il rêvait d'être au-dessus de tous, il voulait être le chef, sans attendre que son âge lui permît d'accéder à la chefferie » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 69). Ainsi, comme cela ressort clairement, c'est ce défaut, cette absence de lucidité et

¹ La méthode thématique s'intéresse à la psyché, à l'inconscient de l'écrivain, à sa façon de sentir, de penser et relève la présence d'attitudes et de comportements sociaux. La présence de la méthode thématique, dans cette étude, se justifie par le fait qu'elle ambitionne de dégager le sens caché du texte, d'exploiter la conscience de l'image poétique par le canal des éléments significatifs du texte, mieux de dévoiler la cohérence entre ces éléments et l'inconscient de l'auteur-conteur.

² La sociocritique, en tant que méthode d'analyse, permet d'établir ce lien indissociable entre l'œuvre littéraire et la société. Elle est, pour ainsi dire, cette lecture immanente du texte préoccupée à détecter les dispositions culturelles, institutionnelles et sociales qui ont participé à la réalisation de l'œuvre. Dès lors, la sociocritique se révèle utile dans l'analyse du texte littéraire.

de patience, qui le pousse à vouloir concrétiser son rêve à tout prix, sans considération pour les moyens employés.

Ici, un constat se pose et s'impose. Dans les sociétés ivoiriennes, notamment dans la communauté *wê*, l'organisation sociale repose sur une structure hiérarchisée, où le passage d'une classe à une autre n'est possible qu'au terme d'épreuves rigoureuses. En clair, pour qu'un jeune entendu comme un pèlerin (en quête du salut social) accède au statut d'adulte et jouisse des privilèges qui y sont associés, il doit nécessairement traverser un parcours initiatique exigeant. Ce que reconnaît d'ailleurs Makouta Mboukou (1983 : 35) :

L'initiation est, en même temps qu'une entrée dans une société secrète, un système de formation, d'éducation, c'est par elle que l'individu passe de l'état d'enfant ou de jeune à celui d'homme responsable. L'accent est généralement mis sur le comportement de l'initié dans la société.

Wlaï, notre pèlerin, rejette cette norme sociale qu'il perçoit comme un frein à ses ambitions. Il adopte dès lors l'attitude d'un arriviste, convaincu qu'il n'est nullement nécessaire de tenir compte des scrupules ou de la morale traditionnelle. Ce qui paraît d'autant plus paradoxal, et mérite d'être relevé, c'est qu'il était pourtant déjà destiné à accéder à la chefferie, puisque « Wai était le fils aîné du chef de village », (Angèle Gnonsoa, 1988 : 65). Il rejette l'idée d'attendre son tour et de recevoir le pouvoir selon les règles inscrites dans les fondements de l'ordre social. Ce refus du fonctionnement établi entraîne des dégâts considérables et des injustices, car, par sa seule détermination à atteindre son objectif, Wlaï provoque un véritable chaos : « ce dernier l'avait utilisé pour tuer les habitants de Naebho », (Angèle Gnonsoa, 1988 : 71).

Face à une telle attitude, où le peuple est sacrifié pour un gain personnel, Wlaï pourrait être perçu comme un faux Prométhée. En effet, au lieu d'utiliser ses talents naturels au service de la collectivité et du bien-être du peuple, « ce jeune comblé par la nature » choisit de se faire le sacrificateur de sa propre communauté. Son chemin vers le pouvoir est marqué par le sang, celui de ceux qu'il entend dominer et soumettre à sa dictature : « Il rêvait d'être au-dessus de tous ; (...) quand il sera le chef, qui osera contester ce qu'il dira ? Personne. On aura peur de lui et il pourra imposer ses idées.» (Angèle Gnonsoa, 1988 : 69)

Une telle démarche, qui va à l'encontre des principes sociaux et de la paix collective, est promptement critiquée par le conte. Cette attitude, partagée par plusieurs jeunes, est marquée par un désir de facilité, au point de sacrifier leurs proches pour atteindre leurs objectifs. N'est-ce pas justement cette bassesse d'esprit qui pousse notre pèlerin (Wlaï) à forger une alliance avec le génie blanc ?

Dans la tradition ivoirienne, les alliances entre les humains et les êtres surnaturels ne sont pas, en soi, à proscrire. Toutefois, une telle alliance ne se justifie que lorsqu'elle vise à assurer la survie de la famille, de la société ou de ses membres. Voilà pourquoi les anciens préservent toujours un lien intime avec leurs ancêtres et les esprits protecteurs. Cependant, dans ce conte, l'alliance entre Wlaï et le génie du Nilka est contre nature, une union périlleuse. C'est cette dangerosité qui justifie l'avertissement du patriarche Doho, un homme d'expérience, dont la position particulière au sein de la société lui permet d'émettre un tel jugement : « Mon fils Wlaï, prends garde ! N'écoute jamais cette voix, c'est la voix du diable » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 67). C'est le même cas de figure que nous présente Jean Pierre Makouta Mboukou (1983 : 34) en ces termes : « Lorsque les génies se manifestent et qu'on ne leur offre aucune vidime expiatoire, ils entrent dans une grande colère jusqu'à s'attaquer aux hommes (...) il vaut mieux les calmer dès leur première expression de colère, puisque tôt ou tard on en arrive là ».

L'existence de tels esprits malveillants et destructeurs explique pourquoi « depuis cette époque, de génération en génération, les parents interdisent à leurs enfants de répondre aux voix venant de la rivière » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 67). Cependant, la gourmandise de Wlaï, son mépris pour les traditions héritées des ancêtres, le conduit à sacrifier des vies humaines dans sa quête d'un pouvoir absolu. Wlaï, l'entêté, ayant ignoré toute cette sagesse empirique qui constitue l'âme de l'Afrique authentique, se présente comme un individu qui se croit autosuffisant, un homme enfermé dans son propre monde, à l'image du chien galeux dans le conte intitulé « Qu'auriez-vous fait à sa place ? », extrait du *Le Pagne noir* de Bernard Dadié qui répond ainsi à la nécessité de son ami d'avoir un maître : « Moi, de maître ? Pour quoi faire ? De tutelle, je n'en ai pas besoin, je me suffis. » (R. Guiffroy et O. Franchon 1970 : 321). Cette pensée exprime tout l'orgueil du chien, sentiment partagé par le jeune Wlaï.

1-2 L'orgueil, une limite à la connaissance

Dans les sociétés africaines traditionnelles, l'humilité constitue l'une des valeurs fondamentales. Elle implique une attention constante aux normes sociales et un profond respect pour les enseignements des anciens, figures incarnant la sagesse. C'est d'ailleurs au nom de cette vertu essentielle condition préalable à toute forme de savoir que le philosophe Socrate affirmait ne rien savoir. L'humilité devient ainsi synonyme d'ouverture à la connaissance, au dialogue et au partage du savoir. Or, cette valeur cardinale, transmise de

génération en génération, est précisément celle que le jeune Wlaï rejette ouvertement. Au lieu de reconnaître ses limites en matière de savoir, de savoir-faire et de savoir-être, il se permet de défier les anciens, ces gardiens incontestés du savoir ancestral, gardiens du temple, dont la maîtrise de l'art africain est perçue comme un héritage sacré, un trésor à protéger contre toute menace extérieure.

En somme, Wlaï se révèle orgueilleux, suffisant et irrespectueux, car « il ne voulait recevoir de leçon de personne, même pas des vieux ; au contraire il voulait leur en apprendre » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 66). Le pèlerin imprudent oublie que les sociétés ivoiriennes authentiques sont fondées sur un principe de gérontocratie, où le pouvoir et le respect sont traditionnellement dévolus aux anciens. Ces derniers sont les garants de la tradition et constituent des références incontournables, à consulter en toute circonstance, quel que soit le problème ou sa gravité. C'est en ayant pleinement conscience de cette réalité incontestable que, face au scepticisme du pèlerin Wlaï « les compagnons de Wlaï lui proposèrent d'aller consulter les anciens du village » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 66). Il est clair que Wlaï qui n'écoute que son moi, fait ce qui lui semble bon et surnommé pour ce fait « Wlaï-le-têtu » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 67), ne pourra que courir à sa perte malgré les paroles prophétiques et soutenues par l'exemple de l'infortunée Séga du patriarche Doho.

Ainsi, le refus d'écouter, de respecter et de suivre fidèlement la parole d'un sage africain entraîne toujours des conséquences irréversibles, car cette parole est porteuse de la sagesse ancestrale et porte en elle l'empreinte des ancêtres. Constat d'ailleurs fait par Jacques Chevrier (1974 : 231) qui affirme que la parole

Montre aux vivants en quoi ils sont redevables aux ancêtres ; elle permet de concilier les forces du bien et d'exorciser les forces du mal. On comprend donc l'importance qui est attachée à la parole bien dite, car à certains moments la parole a véritablement valeur d'acte.

Il n'y a pas de doute à cela. Un tel individu imbu de sa personne, porté à se surestimer et à se croire le centre du monde ne peut que manifester des sentiments égoïstes.

1-3- L'égoïsme, une gangrène de la société moderne

Dans la tradition africaine, voire ivoirienne, l'égoïsme a toujours été considéré comme un vice. Il est perçu comme une influence étrangère, issue de la civilisation européenne introduite durant la traite négrière et la colonisation, et qui a fini par se diffuser jusque dans les villages les plus reculés du continent.

L'Ivoirien, quant à lui, est réputé pour son attachement aux normes sociales et son altruisme. Il partage tout : son savoir, ses biens, tout ce qu'il possède de plus précieux. En somme, sa valeur personnelle est censée être mise au service de la communauté. Le conte met ici en lumière un mal profond, une véritable gangrène qui ne cesse de s'étendre en Afrique : l'égoïsme, qui progresse au détriment de la solidarité. Le cas de Wlaï est particulièrement alarmant, car son égoïsme est sans limites et se manifeste constamment, en toute circonstance : « Wlaï n'écoutait que lui-même » et rêvait d'être « sans concurrent dans le village » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 65-69) nous dit le texte. Il refusait catégoriquement de révéler ses ambitions, même à ses parents, ni même à sa propre épouse, tant il était enfermé sur lui-même. Et, comme tout comportement de ce type finit toujours par être sanctionné, Wlaï connaîtra une fin tragique. De sa situation initiale, marquée par une situation de manque comblé, il bascule vers une condition de manque absolu. Il perd tout : ses proches, ses repères, et ne tirera même aucun avantage de son alliance avec le génie blanc, qui en devient l'unique bénéficiaire. En réalité, il n'aura été qu'un simple instrument, manipulé et jeté : « C'est alors que Wlaï comprit qu'il s'était allié au diable et que ce dernier l'avait utilisé pour tuer les habitants de Naebho » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 71).

En somme, l'égoïste se croit autosuffisant et estime n'avoir ni besoin ni rien à offrir aux autres. Lorsqu'il est question de partage, non seulement il refuse de participer, mais il cherche en plus à s'arroger la part du lion. C'est dans cet esprit que Wlaï aspire à gouverner seul, sans s'entourer de dignitaires ni de conseillers une attitude profondément absurde et contraire aux idéaux portés par l'éthique africaine.

En définitive, retenons que Wlaï poursuit des objectifs en totale opposition avec les valeurs prônées par l'Afrique authentique. Ce qu'il considère comme précieux est en réalité relégué parmi les éléments jugés incongrus, nuisibles à l'harmonie sociale. Il se dresse donc contre les vraies valeurs africaines, jalousement gardées par les anciens, ces « bibliothèques vivantes » selon l'expression d'Amadou Hampâté Bâ dans son discours devant l'assemblée de l'UNESCO en 1960. Ce face-à-face entre Wlaï et l'ordre social révèle un véritable conflit de générations, qui remet en cause l'authenticité africaine.

2- Le génie de nikla : une scène de conflit de génération

Au fil de son histoire, les sociétés africaines ont été profondément marquées par la violence de l'esclavage et de la colonisation. Ces expériences ont conditionné l'esprit des

Africains en général, et des jeunes en particulier, les soumettant à un modèle éducatif totalement éloigné des principes traditionnels africains. Ce bouleversement a porté un coup sévère à l'essence même de l'Afrique, à ce qui constitue son identité authentique. Dès lors, on observe une forme d'insurrection juvénile, une tentative de renversement de l'ordre établi, visant à rejeter, voire à effacer les valeurs africaines sous prétexte d'embrasser la civilisation occidentale. Cette contestation, véritable conflit de générations, se manifeste sous diverses formes chez les jeunes, et l'attitude de Wlaï en est une illustration parlante.

2-1- Le conte ivoirien, une réponse à l'insoumission du pèlerin hors norme

L'une des blessures profondes des sociétés africaines réside dans l'insoumission d'une partie significative de la jeunesse aux idéaux prônés par la tradition. Dans les villages, le respect dû aux anciens s'effrite progressivement, et les jeunes ayant séjourné en milieu urbain se distinguent souvent par un mépris flagrant envers les aînés et les coutumes. L'exemple de Wlaï s'inscrit sans surprise dans cette logique. Ce qu'il semble ignorer, c'est qu'un tel comportement est très mal perçu en Afrique, où l'enfant ou le jeune se doit d'obéir pleinement à son père et à ses aînés.

Wlaï, ce pèlerin hors norme, est le prototype de tous ces jeunes qui s'imaginent tout connaître, réduisant la connaissance au savoir académique. Sa compréhension erronée de la vie le pousse à rivaliser avec les anciens, allant jusqu'à profaner le caractère sacré de la parole, pilier fondamental de la tradition africaine : « Wlaï avait bien écouté, mais il ne fut pas convaincu. Le lendemain matin, il retourna seul au bord de la rivière Nikla » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 67) malgré la mise en garde du patriarche Doho qui s'était évertué à lui exposer tout le risque qu'il courait en y retournant, se servant même de la mésaventure de la belle Séga. Comme exprimé clairement, il existe des gens comme Wlaï, pèlerin imprudent « qui n'écoutent ni la raison, ni les conseils et qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés » (Jean MEYRIAT, 1963 : 20- 21).

Un profond bouleversement s'est opéré au sein des sociétés africaines, et il mérite d'être dénoncé avec force pour préserver les valeurs authentiques menacées. En Afrique, le refus d'écouter les recommandations d'un ancien est toujours porteur de malheur, car ce dernier, dépositaire du savoir ancestral, fin observateur des réalités sociales et interprète éclairé de la sagesse héritée des ancêtres, représente une véritable « mine d'or » une source inépuisable de protection et de guidance.

Transgresser la parole d'un vieillard est perçu comme un signe de mauvais présage. C'est précisément ce manque d'attention aux avertissements prophétiques et aux conseils avisés du vieux Doho qui précipite la chute tragique de Wlaï, entraînant dans sa perte l'ensemble de la société. L'insoumission de Wlaï, son désir démesuré de tout connaître et de tout découvrir par lui-même, l'enferme dans une curiosité que la société rejette et condamne.

2-2- Le parcours du pèlerin insolent : l'expression de la curiosité malsaine

La curiosité de du pèlerin Wlaï apparaît comme le fruit direct de son insoumission, reflet d'un scepticisme mal géré. En doutant injustement des valeurs africaines, voire ivoiriennes et des vérités énoncées par le vieux Doho, il s'obstine à chercher, par lui-même, ce qu'il considère à tort comme vérité. Mais cette quête s'avère funeste : son excès de curiosité lui coûte cher. Comme le rappelle le proverbe, « tout excès nuit » ou encore « on perd souvent en voulant trop gagner » (Amon d'Aby, 1966 : 60), tiré de la moralité du conte *Le lièvre, l'hyène et les œufs de pintades*.

La curiosité, en elle-même, n'est pas répréhensible. Elle constitue même le socle de toute quête de connaissance et permet, en principe, de percer la vérité et de se prémunir contre bien des périls. Mais dans ce conte, elle est condamnée à cause de l'usage pervers qu'en fait Wlaï. Ce n'est donc pas la curiosité en tant que telle que la société fustige, mais bien son instrumentalisation nocive et dévoyée. En effet, Wlaï, le pèlerin insolent, s'entête dans une curiosité stérile, dénuée d'utilité, qui ne mène qu'à la mort, car en Afrique tout comme en Côte d'Ivoire, l'âge est source de légitimité, porteur et principe de savoir et garant de sagesse. En refusant cette vérité fondamentale, Wlaï se jette, par son pacte avec le génie blanc, dans un engrenage irréversible. Il s'est fait prendre par son propre piège, car « si vous des jeunes si touchés de curiosité exercez-la du moins en un sujet noble » nous conseille La Bruyère (Jean MEYRIAT, 1963 : 44).

Wlaï se trouve ainsi tourné en dérision, car malgré les avertissements de ses compagnons, qui sont non seulement confirmés, mais aussi expliqués et accompagnés d'une mise en garde par le patriarche, maître de la parole et habile dans l'art de la persuasion, il persiste dans sa volonté de vérifier par lui-même. Or, la vertu réside souvent dans la capacité à croire en une idée ou en la parole d'autrui, surtout lorsqu'elle est accompagnée d'illustrations et soutenue par une argumentation solide.

À travers le comportement de Wlaï, il devient évident qu'il n'a rien compris à la morale africaine, ou même ivoirienne, qui prône le sacrifice individuel au service du bien-être

collectif. En Afrique, le principe du partage est essentiel. C'est pourquoi une intelligence mal utilisée, ou qui ne sert pas à l'épanouissement de celui qui la détient et de la société dans son ensemble, est perçue comme de la sottise.

2-3- La sottise du pèlerin insolent, une intelligence mal exécutée

Dès l'abord du texte, Wlaï nous est présenté comme un jeune homme intelligent et plein d'avenir : « ce jeune homme beau intelligent, avait pour nom Wlaï (...) jeune homme comblé par la nature » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 65). Alors que la société africaine repose sur le partage et la collecte des valeurs individuelles pour son propre enrichissement, Wlaï choisit de détourner ses capacités naturelles et son intelligence au service d'une quête égoïste et avilissante. L'individualisme, comme nous l'avons souligné, n'a pas sa place dans l'Afrique traditionnelle. Celui qui remet en cause la cohésion sociale, ou qui fait un mauvais usage de ses talents reconnus, malgré les conseils avisés des anciens et des sages, est perçu comme un idiot. Wlaï incarne parfaitement cet exemple. Il ne saura ni utiliser son intelligence pour son propre bien ni pour celui de la communauté. Au contraire, c'est cette même intelligence, pourtant si prisée, qui sera exploitée par le génie, selon ses propres desseins : « Wlaï viens ! Wlaï viens ! Il os le plus intelligent de Nacbho (...) tout le monde dit que tu es têt. Main cot un signe que ton intelligence est hors du commun » (Angèle Gnonsoa, 1988 : 68-69).

L'analyse révèle que Wlaï n'a en réalité fait preuve d'aucune véritable intelligence, car celle-ci suppose discernement et capacité d'analyse. Une intelligence exceptionnelle ne se manifeste que par des actes jugés bénéfiques et reconnus par tous. Lorsqu'elle est employée en dehors du cadre social ou dirigée contre la survie collective, elle perd toute sa valeur. Chez Wlaï, c'est une ambition trop démesurée pour son jeune âge, doublée d'une avidité insatiable, qui ont fini par éteindre sa lucidité à l'image du père de Topé, dont le fils incarne parfaitement l'ironie : « Père si tu n'avais pas toute l'intelligence du monde, je t'aurais conseillé de placer la gourde sur le dos afin d'avoir les mains libres » (Touré Minan, 1983 : 9-10).

À travers les paroles du fils, ce sont la sottise, l'égoïsme et la gourmandise du père qui sont mises en lumière. Et Wlaï n'échappe pas à ce constat. Lui aussi a détourné son intelligence, non pour servir son peuple, mais pour se rebeller contre lui. Sa prise de conscience tardive en est l'illustration la plus éclatante. En mettant ses capacités au service du mal, il s'attire la réprobation d'une société qui aspire à l'épanouissement collectif, fondé sur l'effort commun et la valorisation des talents individuels.

Wlaï ne présente aucun des traits caractéristiques de l’Africain, et plus précisément de l’Ivoirien, engagé dans le devenir de sa communauté. Vivre en société suppose une harmonie entre les aspirations personnelles et les exigences collectives, un engagement constant au service du bien commun. La fin tragique de Wlaï marquée par l’échec de toutes ses entreprises et son incapacité à vivre en harmonie avec le génie blanc traduit parfaitement cette vérité : « La honte tue plus lentement, mais plus sûrement que le fer d’une lance ou que la balle de fusil » (Diop Birago, 1961 : 59).

Après ce regard analytique sur le comportement de Wlai, le pèlerin hors norme et la satire qui en découle, il revient d’appréhender la portée réelle de ce conte ivoirien.

3- Le conte ivoirien, comme charte de conduite sociale

Ce conte, il faut le souligner, offre un éclairage saisissant sur la jeunesse actuelle : son comportement, sa posture face à la société africaine traditionnelle, son attitude envers les anciens, dépositaires de la sagesse et garants de la tradition. Wlaï incarne ce jeune déchiré entre les exigences de la tradition et les séductions du modernisme. La gravité de ses actes et leurs conséquences désastreuses constituent autant d’enseignements et de mises en garde pour tous ceux qui nourrissent de telles ambitions en foulant aux pieds les normes établies par la société. Or, en Côte d’Ivoire, le respect des règles prescrites demeure la voie la plus sûre sinon la seule vers l’épanouissement personnel et la cohésion sociale. Il est donc urgent de redonner aux valeurs africaines leur juste place dans la construction de l’homme.

Angèle Gnonsoa, à travers ce conte, dresse une satire pénétrante de la jeunesse contemporaine, souvent tentée par l’auto-suffisance ou le rejet du cadre social et de ses repères. Elle y dévoile les dangers qui guettent le jeune rebelle, séduit par une liberté sans limite. Le refus de la tradition menace alors l’authenticité africaine, ouvrant la voie à l’irrespect, à la contestation, à la subversion et à leurs effets délétères. Le bon fonctionnement de la société et de ses institutions repose sur l’observance des codes existants, qu’il convient de consulter sans cesse, car ceux qui, à l’image de Wlaï, transgressent les interdits lancent un défi à la conscience morale. Et dans l’univers, où tout repose sur une certaine harmonie, ceux qui la brisent finissent toujours par en subir les conséquences « L’arbre ne s’élève qu’en enfonçant ses racines dans la terre nourricière », écrit Birago DIOP (1961 : 7) au début de ses *contes d’Amadou Koumba*.

Par cette sanction exemplaire de Wlaï, pèlerin inexemple, Angèle Gnonsoa entend redonner à la Côte d'Ivoire toute sa dignité, longtemps mise à mal par les affres de la spoliation, de la domination et de l'aliénation culturelle. À travers le sort tragique réservé à Wlaï-le-têtu ou le pèlerin hors norme, l'auteure lance un appel pressant à un retour aux sources, à un respect sincère de la tradition et de la parole ancestrale, piliers de l'identité africaine et garants de son épanouissement. La société africaine demeure, aujourd'hui encore, un cadre fondamental pour l'équilibre des jeunes générations. Il est donc urgent de raviver la culture de la pensée communautaire et de cultiver un engagement profond en faveur de la préservation de cette société, socle de toute stabilité durable.

CONCLUSION

L'analyse du conte met en lumière le profond déséquilibre que traversent aujourd'hui les sociétés africaines, voire ivoiriennes. Dans un monde en constante mutation, où les jeunes se montrent de plus en plus attirés par le modernisme, la tradition est progressivement reléguée au second plan. Le caractère satirique du conte réside dans la critique acerbe des comportements de Wlaï, pèlerin indiscret et reflet d'une jeunesse sceptique, souvent ignorante de la richesse que représente la connaissance des normes culturelles de sa société. Au-delà de cette dénonciation, le conte ivoirien délivre un message essentiel : celui de la nécessité d'un retour à l'authenticité et à l'harmonie sociale. Véritable vecteur de cohésion, le conte ausculte les maux qui minent les sociétés et en dénonce les dérives, soulignant que tout mépris des normes sociales conduit inévitablement à l'échec. Il appelle à une fidélité aux enseignements des ancêtres, seule voie capable d'assurer la réussite individuelle et collective. Dans cette optique, l'auteure se présente comme la voix éveillée de la conscience collective : il s'adresse aux transgresseurs, les pousse à reconsidérer leur vision du monde et à redonner toute leur valeur aux coutumes, malgré les mutations contemporaines. Ce message souligne l'importance d'un enracinement culturel solide chez les jeunes, et l'urgence pour eux de mettre leurs talents au service de la collectivité, car au bout du compte, c'est dans l'alliance entre mémoire, savoir ancestral et responsabilité sociale que réside l'avenir de la Côte d'Ivoire nouvelle, réconciliée avec elle-même.

Bibliographie

AMON D'ABY (François Joseph), 1966, *La mare aux crocodiles*, Edition N.E.I

AMON D'ABY (François Joseph, 1966, *Le lièvre, l'hyène et les œufs de pintades*, Edition N.E.I

ISSN : 2789-1674 GRAPHIES FRANCOPHONES NUMERO 009 DECEMBRE 2025

DADIE (Binlin Bernard),1955, *Le pagne noir*, Présence Africaine, Paris.

DIOP (Birago), 1961, *Les contes d'Amadou Koumba*, Présence africaine, Paris.

CHEVRIER Jacques, Littérature nègre, Paris, Armand Colin.

ENCYCLOPÉDIE Grolier,1974, vol. 10, Éditions Grolier, Paris.

GNONSOA (Angèle),1988, *Contes africains par Monts et Savanes*, NUBIA.

GUIFFRAY (R) et FAMECHON (O), 1970, *Le français en Afrique*, Edition Larousse, Paris.

MAKOUTA MBOUKOU (JP), 1983, *Spiritualités et cultures dans la prose romanesque et la poésie négro-africaine (de l'oralité à l'écriture)*, Edition NEA, Abidjan.

MEYRIAT (Jean), 1963, *Les caractères ou les mœurs de ce siècle de Jean De la BRUYERE*, Edition Hatier, Paris.

TOURÉ (Théophile Minan),1983, *Les aventures de Tôpé l'araignée*, Éditions CEDA-HATIER.